

LES FRESQUES DE VÉRONÈSE

AU CHATEAU DE MASÈRE

PRÈS DE TRÉVISSE ¹

(SUITE ET FIN).



E n'ai pas besoin d'ajouter que là où Véronèse a choisi pour fonds des paysages comme ceux qu'il a placés dans les quatre fresques des travaux d'Hercule, ses arbres sont traités largement et touchés de pratique, à peu près suivant la manière titianesque, de façon à ne figurer que comme les accessoires de la composition. Le feuillé n'en est jamais touffu; il est clair-semé, au contraire; les rameaux en sont rares et les bouquets de feuilles laissent transparaître le ciel. Il en est de même lorsque Véronèse ouvre un paysage dans la muraille, entre deux colonnes ou entre deux fenêtres. Pour mieux faire fuir la campagne, il ménage au premier plan, en guise de coulisses, des branches de gros arbres qui empiètent sur les nuages et qui font l'office de repoussoir. Mais en regardant ces paysages que l'artiste a enlevés dans une matinée sur l'enduit frais, l'on est tout surpris d'y trouver un caractère idéal, ou pour mieux dire cette fois, imaginaire. Ce sont, par exemple, des ports de mer que Véronèse n'a vus, je crois, nulle part, et qu'il invente sur l'heure dans la facilité de son génie, comme les inventait Claude Lorrain dans la profondeur de ses rêves ou le vague de ses souvenirs; ou bien, c'est une ville, moitié italienne, moitié allemande qui est bâtie sur les deux rives d'un fleuve traversé

1. Voir la *Gazette des Beaux-Arts*, 2^e période, t. XVII, p. 385.